Les systèmes employés pour noter les corrections faites dans les manuscrits prêtent à confusion : on fait usage d'exposants A^1, A^2, A^3, etc.; mais que doit désigner A^1? Selon certains, les corrections du premier réviseur de A; selon d'autres, les corrections faites par le copiste même de A; suivant les cas, A^2 désignera alors soit le deuxième réviseur, c'est-à-dire le *troisième* témoin, soit le deuxième correcteur, après A lui-même, c'est-à-dire le *premier* réviseur. Dans l'un et l'autre cas, l'exposant est trompeur. Il me semble impossible, si l'on emploie A^1, de désigner par ce signe autre chose que A lui-même, le premier témoin fourni par le ms. A; peut-être conviendrait-il alors, pour prévenir toute confusion, de noter les corrections imputables à A par un signe tel que A^{corr}.

Il y aurait à dire aussi sur la question de l'apparat positif et de l'apparat négatif (p. 19 et suiv.). Les méfaits de l'apparat négatif sont tels que les éditions qui l'admettent sont souvent inutilisables pour le classement des manuscrits et l'établissement du texte. Du silence de l'éditeur on ne peut tirer témoignage que si l'apparat est rédigé avec une conscience et une minutie sans exemple. Il serait sage d'imposer aux éditeurs d'une façon absolue l'emploi du lemme et la forme positive de l'apparat.

Il est à souhaiter que les observations suggérées par cet avant-projet soient présentées à l'auteur et que l'Union académique fasse appel à toutes les compétences pour mettre au point ses instructions[1]; le manque de discipline, disons de préparation, des auteurs d'éditions est aujourd'hui souvent tel qu'il semble parfois que nous revenions pour la présentation des textes à un siècle en arrière. Qu'on y prenne garde. Il s'agit de l'avenir d'une science modeste, mais qui est à la base de toute philologie.

J. Marouzeau.

Études sur les auteurs.

L. Laurand, *Études sur le style des discours de Cicéron, avec une esquisse de l'histoire du « cursus »*, t. III, 4e éd. : Paris, Les Belles-Lettres, 1931, 416 pages.

Avec ce tome III, la troisième édition de cet ouvrage se trouve complète. Elle ne diffère de la précédente que par quelques corrections de détail et par l'addition de quelques références à des ouvrages récents (p. 408). Ce n'est pas que M. Laurand n'ait continué depuis ses études soit sur le style de Cicéron en général, soit sur le *cursus* en particulier, mais il estime n'avoir rien à changer à ses précédentes conclusions et se réserve de publier ailleurs le résultat de ses recherches et réflexions

1. *Note de correction.* — La question vient d'être mise au programme du Congrès G. Budé (cf. ci-dessus, p. 211).

nouvelles. Je n'ai donc rien à ajouter à ce que j'ai dit dans un précédent Bulletin (t. V, p. 305) de cet ouvrage désormais classique du plus averti des cicéronisants.

J. MAROUZEAU.

F. PEETERS, *Étude sur l'hexamètre virgilien : temps fort et accent tonique dans les mots formant un molosse* : Mélanges P. Thomas, p. 538-545.

ID., *Pour une lecture scandée de Virgile* : Humanitas, 1931, p. 194-204.

Ces deux articles conjugués demandent à être examinés ensemble.

Dans le premier, M. Peeters fait apparaître avec netteté un fait important. Virgile recherche — je dirais plutôt : tout se passe comme si Virgile recherchait — dans les trois premiers pieds de l'hexamètre la coïncidence, dans les deux derniers la dissociation de l'ictus et de l'accent. L. Havet avait déjà remarqué que Virgile admet un début de vers :

« Coniciunt; pars ingenti... »,

mais non pas :

« Coniciunt; ingenti pars... »

Pour mettre en lumière cette particularité, M. Peeters prend pour critère l'emploi des mots formant un molosse; ces mots se placent toujours de telle façon que, l'accent frappant nécessairement la syllabe médiane, les deux autres syllabes sont frappées de l'ictus.

Rien à opposer aux faits, qui apparaissent avec netteté, par exemple dans un vers tel que :

« Clamores simul horrendos ad sidera tollit. »

Quant à l'interprétation, c'est peut-être dans le second article qu'il faut la chercher, et elle est pour le moins inattendue. En présence des deux théories, dont l'une admet en latin un accent d'intensité et un ictus vocal réel, l'autre un accent de hauteur et un ictus purement mécanique, M. Peeters se déclare précisément pour celle qui accorde l'intensité et à l'accent et à l'ictus. Si bien que nous voilà, dans la première partie du vers virgilien, nantis d'une collection extraordinaire d'accents : dans le vers ci-dessus, sur les huit premières syllabes, sept portent un accent intensif, soit verbal soit métrique, alors que, dans le groupe des six dernières, quatre accents sont groupés sur deux syllabes. Quel rythme est-ce là?

Et le plus fort, c'est que le second article de M. Peeters est précisément destiné à nous enseigner la lecture rythmée du vers de Virgile. Comment nous en tirerons-nous? « Il est très possible, dit M. Peeters (p. 202), de rendre à la fois, à la lecture, l'ictus intensif et l'accent de prose. » C'est trop peu d'une affirmation pour nous rassurer, et surtout pour nous guider. Aussi M. Peeters tente d'expliquer. A vrai dire, l'ac-

cent de prose, qu'il nous donnait tout à l'heure comme intense, est peut-être plutôt musical (p. 202). Que dis-je « plutôt » ? Peut-être était-il parfois « dépouillé de sa part intense pour ne rester que musical » (p. 203). Et l'ictus ? Peut-être n'était-il que la traduction mécanique « du rythme intérieur qui se scande dans la tête du récitant », une « extériorisation d'un processus interne » (p. 201). Qu'est-ce, grands dieux, qu'un accent d'intensité (ou mixte) dépouillé de sa part intense ? Qu'est-ce qu'un ictus qui n'est que dans la tête du récitant ? Et il faut avec cela que nous apprenions aux élèves à rythmer Virgile ? De deux choses l'une : ou bien on restera fidèle à la théorie de l'intensité, et le premier hémistiche de l'hexamètre ne sera qu'un tintamarre assourdissant ; ou bien on réalisera un rythme possible, et il ne restera rien de la théorie peetersienne de l'accent et de l'ictus. De grâce, que M. Peeters nous vienne en aide !

J. Marouzeau.

Hommage à Virgile : Revue « Humanitas », t. V-VI, septembre-décembre 1930, p. 170-266.

La Belgique, dans cet hommage, offre à Virgile le meilleur de son cœur, de son goût, de sa science. L'introduction, *Virgile et notre cœur*, est signée de L. Gueuning. H. Philippart consacre quelques pages érudites aux *Portraits de Virgile. Les saisons des Bucoliques et leur chronologie* de L. Herrmann, *Lentus in umbra...* de J. Gilles sont dédiés au poète campagnard, dont la jeune âme a été pénétrée à jamais par les effluves du pays mantouan. *Viscera, fibrae, iecur* (*Aen.*, VI, 598-600) de A. Brouwers apporte la solution d'un problème linguistique. Voici des professeurs, préoccupés des soucis professionnels : F. Peeters se prononce *Pour une lecture scandée de Virgile*, L. Gueuning oppose *Traductions et traductions ;* voici un poète, F. Grech, que *Virgile* inspire de :

« son vers d'or monotone où toujours rôde une aile » ;

voici les rêveurs, les artistes, les âmes sensibles : J. van Dooren admire les raccourcis virgiliens dans *Virgile et l'ombre verte ;* J. Stevens est ému *En relisant l'Énéide* par l'aspect étonnamment moderne de l'âme antique ; G. Heuten vante *L'art de Virgile à propos de quelques études récentes ;* M. F. Peeters revient une fois de plus, *A propos d'un livre récent*, sur les problèmes toujours actuels posés par la IV^e^ Bucolique. N'oublions pas l'article de F. Desonay, *Virgile amoureux vu par Jean d'Outremeuse*, qui fait surgir à nos yeux un Virgile amoureux, tel que le moyen âge pouvait l'inventer avec son sens de la caricature et sa méconnaissance des valeurs antiques.

Bref, ce volume est tel qu'il n'aurait point déplu à Virgile, poète de l'âme et des frais ombrages, poète savant et homme aimable, dans l'œuvre duquel les contemporains se profilent en transparences dis-

crêtes, tandis que chaque siècle y retrouve ou croit y retrouver ses rêves, ses angoisses, ses mélancolies.

A. GUILLEMIN.

E. A. HAHN, *Coordination of non coordinate elements in Vergil* : New-York, Humphrey, 1930, XIII + 264 pages.

Ces 264 pages sont un inventaire, œuvre d'application et de conscience. Tout éditeur de Virgile devra en prendre connaissance et trouvera dans ces listes minutieuses le secret de maintes tournures et parfois de passages entiers : coordinations dans lesquelles la grammaire est sacrifiée, coordinations dans lesquelles la logique est sacrifiée, coordinations de mots et de propositions, coordinations de cas différents, du défini et de l'indéfini, de l'animé et de l'inanimé, etc... Le classement est exact, clair; ce catalogue est de bon usage et on le consultera avec plaisir.

On regrettera qu'en face de cette riche matière la conclusion n'occupe que deux pages. Il semble que l'auteur ait, par timidité, laissé à d'autres le soin de la tirer. M^lle^ Hahn croit que Virgile a eu pour la coordination des membres disparates une prédilection que personne n'a jamais portée au même degré; « mais, ajoute-t-elle, je ne suis pas en mesure de prononcer définitivement sur la question ». Sa modestie l'empêche de constater que la question est complexe. Si aucun écrivain n'a eu toutes les audaces du poète de l'*Énéide*, même en prose on en rencontre d'analogues. M^lle^ Hahn oppose Cicéron, passionné, au début de l'âge d'or, pour la régularité des balancements, à Tacite, épris de variété à la fin de l'âge d'argent. Cette présentation n'est pas tout à fait exacte. Car l'amour de la variété existe déjà, moins appuyé, mais nettement visible, dans l'histoire de la conjuration de Catilina et dans celle de la guerre de Jugurtha, et c'est à Thucydide que revient la responsabilité du procédé. La variété est donc la caractéristique du groupe des σεμνοί, elle appartient non à un temps, mais à un genre. Or Virgile connaissait Salluste, puisqu'il aurait emprunté à son groupe les mauvais propos qui se tenaient sur Cicéron. L'influence de Salluste sur Virgile n'est même pas signalée dans le commentaire de E. Norden sur le IV^e^ livre de l'*Énéide*. M^lle^ Hahn nous conduit au seuil de la question, mais ne consent pas à nous en faire les honneurs.

Elle signale, parmi les prédilections qui ont inspiré Virgile, l'amour de la variété, vérité banale et stérile. Mais elle ajoute que peut-être le poète a cherché à obtenir par des constructions insolites plus de force ou de délicatesse. Voilà posée toute la question du romantisme virgilien et l'auteur possède de quoi renouveler richement une étude restée jusqu'ici pauvre ou égarée. L'*Énéide* ignore l'harmonie des tristesses amou-

reuses avec la pâleur des rayons lunaires et ceux qui ont cru y retrouver les langueurs de 1830 se sont trompés. Mais nous aurions plaisir à percevoir plus nettement la fraîcheur des alliances de mots qui renouvellent ce style et lui assurent une éternelle jeunesse. Personne, autant que Mlle Hahn, n'avait en main de quoi nous le rendre sensible : pourquoi s'en aller, après le travail ingrat des semailles, sans avoir amené la moisson à maturité?

A. GUILLEMIN.

R. BILLIARD, *L'agriculture dans l'antiquité d'après les « Géorgiques » de Virgile* : Paris, De Boccard, 1928, 537 pages in-4°.

M. Billiard s'est spécialisé depuis longtemps dans l'étude de l'économie rurale antique. Il avait publié dès 1900 des *Notes sur l'abeille et l'apiculture*, ouvrage aujourd'hui épuisé, puis, en 1913, une étude sur *La vigne dans l'antiquité*. L'ouvrage considérable qui fait l'objet du présent compte-rendu vient s'ajouter à toute une série d'études qui, depuis une vingtaine d'années, ont rassemblé la matière abondante d'un « Vergilius rusticus » : Th. Fletcher Royds, *The beasts and bees of Virgil;* W. E. Heitland, *Agricola;* A. Hauger, *Zur römischen Landwirtschaft und Haustierzucht;* J. Sargeaunt, *The trees, shrubs and plants of Virgil*, et, en dernier lieu, P. d'Hérouville, *Les oiseaux de Virgile* et *A la campagne avec Virgile*.

L'ouvrage de M. Billiard est celui d'un homme qui unit à une solide connaissance du latin une compétence remarquable en ce qui concerne les choses de la campagne et une formation scientifique de premier ordre. En même temps qu'une étude de « l'agriculture d'après les *Géorgiques* », cet ouvrage est surtout pour nous une étude des *Géorgiques* par le moyen de ce que nous savons de l'agriculture. Il est mieux qu'un commentaire, il est un recours constant, indispensable. Assez longtemps les commentateurs de Virgile n'ont été que des philologues élevés dans les écoles, qui entraient dans la campagne de Virgile sans bien connaître celle de leur pays ou qui, autre faute, reportaient dans les *Géorgiques* les visions qu'ils pouvaient cueillir autour d'eux, sans tenir compte ni des temps, ni des lieux, ni des climats. De là des erreurs fameuses, dont les lecteurs eux-mêmes ne s'avisaient pas toujours, étrangers qu'ils sont aussi le plus souvent aux choses de la campagne. Avec quelle candeur n'accepte-t-on pas de rendre encore, dans les toutes dernières traductions, *uiola* par « la violette » en imaginant par exemple que Virgile peut offrir cette fleurette du tout premier printemps au butin estival des abeilles (*Géorg.*, IV, 32)!

On ne trouvera pas, du reste, dans cet ouvrage pourtant volumineux, réponse à toutes les questions qui se posent : on y cherchera en

vain, je crois, l'explication de « uescum papauer », qui est à peine effleurée (p. 505), ou de « seras ulmos » ; on ne fera toujours pas très bien la distinction des différents lis (p. 494) ; on hésitera sur le sens de *pallens* (p. 487), où l'auteur cherche, à tort selon moi, l'idée de blancheur; on ne trouvera pas, sauf erreur de ma part, l'explication de certaines notations de Virgile sur le climat, comme le « ruit imbriferum uer » de I, 313, ou le « glacie cursus frenaret aquarum » de IV, 136... A moins que ne se cachent, dans les pages compactes de ce riche volume, des explications qui, faute d'index, m'auraient échappé. Car il faut regretter que l'auteur n'ait pas repris dans une table les termes qu'il a si savamment étudiés; son livre en eût pris pour nous, commentateurs de Virgile, une valeur nouvelle.

J. MAROUZEAU.

K. WITTE, *Die Geschichte der römischen Dichtung im Zeitalter der Augustus, II. Teil : Horaz* : Erlangen, 1931, 288 pages.

Chacun sera d'accord avec M. Witte sur le point de départ de son système : nous n'avons pas la clé d'Horace. Toutes les œuvres du poète, des *Satires* aux *Odes*, posent à la critique des problèmes non résolus. Peut-être la solution de ces problèmes n'existe-t-elle pas, peut-être réclamait-elle une méthode différente de celle qui a été jusqu'ici mise en œuvre. C'est une erreur de croire que le délicat et un peu fantasque poète consente à livrer ses secrets au bon sens appliqué laborieusement à découvrir la suite des idées; mais c'est une erreur aussi de résoudre ou diluer Horace dans de prétendues sources et d'aligner les fragments antérieurs dont chaque vers serait l'écho. M. Witte en arrive donc à la sagesse d'Aristarque : Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζειν. C'est d'Horace qu'il veut apprendre le mystère de la pensée d'Horace; il s'efforce de l'expliquer par lui-même. L'intention est excellente, mais la réalisation l'est-elle aussi? Cette nouvelle étude enrichit-elle l'exégèse des *Satires* et des *Épîtres* après les commentaires d'Orelli, Kiessling, Lejay? Il faut avouer que rien ne m'a paru fort intéressant dans les remarques que charrie une paraphrase sans relief de chaque morceau. D'ailleurs, une telle pauvreté s'explique par l'objectif particulier que s'est proposé l'auteur. Après M. Richmond dans son *Properce*, après Mme Mag. Schmidt dans sa composition des *Géorgiques*, il a été séduit par l'idée de découper dans les suites d'hexamètres des *Satires* et des *Épîtres* quelque chose qui ressemblât aux strophes et antistrophes de la poésie dramatique. L'œuvre d'Horace lui apparaît comme divisée en diptyques et en triptyques; dans ces derniers, le morceau central servirait à la fois de conclusion à la première partie et de début à la dernière. J'ai déjà dit, à l'occasion d'un travail analogue, que si cette disposition a jamais existé

ailleurs que dans l'imagination de certains philologues, il est bien surprenant que la critique ancienne, après tout consciente des procédés artistiques, ne nous ait jamais orientés de ce côté. Trop souvent, d'ailleurs, le plus complet arbitraire vient à la rescousse des nécessités du système. La satire I, 9, par exemple, est un diptyque de 42 + 36 vers. Un esprit moins préoccupé aurait admis tout simplement la division classique en paragraphes : une introduction de trois vers, puis trois tentatives successives d'Horace pour semer son fâcheux, puis, dans les cinq derniers vers, l'arrivée de l'*adversarius* qui produit un dénouement *ex machina*. En tout cela, aucune trace de « diptyque ». Ajoutons que les strophes et antistrophes du drame antique rentraient rigoureusement l'une dans le cadre de l'autre : ici tout est à peu près : 42 + 36, 51 + 53, 39 + 47, etc... Ne vaut-il pas mieux voir dans la quasi-égalité des sections, là où vraiment elle existe, un effet de l'équilibre caractéristique de la composition classique?

Plus impressionnantes que ce découpage fantaisiste sont les relations découvertes par M. Witte entre les *Géorgiques* et les *Satires ;* si l'on divise en deux parties égales chaque livre de ces dernières, on obtient deux sections de cinq satires et deux de quatre, contenant un total de vers approchant du total des vers des *Géorgiques*, divisées aussi en quatre livres. Les retours des sujets traités semblent indiquer un certain parallélisme entre les sections et plus d'une correspondance verbale entre *Géorgiques* et *Satires* donnerait à réfléchir. Cette correspondance est suggestive. Suggestive de quoi? Le lecteur s'interroge. Son intérêt est éveillé, mais non satisfait. Peut-être une voie s'ouvre-t-elle ; mais quel en sera le point d'aboutissement? Et cependant la discorde règne déjà parmi les tenants du nouveau système, qui semble prédestiné à être l'occasion de bien des chicanes.

A. GUILLEMIN.

Louis MEYLAN, *Panétius et la pénétration du stoïcisme à Rome au dernier siècle de la république : Études sur le stoïcisme dans l'antiquité*, p. 12-41 : Lausanne, *Revue de théologie et de philosophie*, 1929.

La première partie de cette étude, supprimée pour l'impression [1], contenait des « considérations sur le milieu et le moment dans lesquels s'est opérée la pénétration du stoïcisme à Rome » et ne présentait pas moins d'intérêt que la partie restante.

Dans la partie publiée, l'auteur nous présente, sous une forme agréable, les circonstances dans lesquelles se sont produites les premières infiltrations de la philosophie grecque à Rome : il y traite des philo-

1. L'auteur a eu l'amabilité de me l'envoyer sur ma demande.

sophes grecs qui ont été chassés de Rome en 173 et en 155 av. J.-C., des tragiques romains qui « se laissent souvent, à l'exemple d'Euripide, entraîner par la passion de disserter sur la nature ou sur la destinée de l'homme », de l'épicurisme qui fut exposé en latin à Rome avant le stoïcisme. Il nous fait voir ensuite la « convenance frappante » entre le stoïcisme et la conception romaine de la vie, et comment les Romains « embrassèrent le stoïcisme dès qu'il leur fut présenté sous une forme assimilable » par Panétius. Il nous introduit dans le cercle de Scipion Émilien, fleur de l'aristocratie romaine, qui réunissait Polybe et Panétius, Lélius, Térence, Lucilius, Q. Mucius Scaevola, Aelius Tubero, C. Sulpicius Gallus, P. Rutilius Rufus, L. Furius Philus.

« Jamais peut-être — nous dit M. Meylan — l'équilibre entre la force romaine et l'humanité hellénique ne fut aussi parfait. » De cette intime fusion de la vertu romaine et de la culture hellénique naissait un type nouveau d'humanité; une nouvelle « conception de la vie, mieux adaptée à la situation de Rome dans le monde », pénétrait dans la société romaine; « des tâches nouvelles s'imposaient aux magistrats de ce peuple devenu l'arbitre du monde méditerranéen, des devoirs nouveaux leur incombaient, sur lesquels la morale traditionnelle était muette; ils se tournaient donc vers la sagesse grecque ».

L'étude publiée est divisée en quatre chapitres : la vie, le système, l'éthique, l'humanisme de Panétius.

Le système de Panétius, tout différent de celui de l'ancien Portique, est un « éclectisme à base de stoïcisme »; « les premiers stoïciens étaient avant tout des théologiens, tandis que Panétius est un humaniste; ce n'est plus le Dieu-Univers qui est au centre de la philosophie, c'est l'homme et son activité » (p. 23). Tel est le point de départ de l'éthique de Panétius, qui est « une morale souple et individualisée », tandis que celle de l'ancien stoïcisme traitait d'une « vertu absolue et inaccessible ». Le souverain bien, qui est à la fois le devoir et le bonheur, c'est de vivre conformément à la nature, chacun conformément à sa nature individuelle; il ne s'agit pas pour tous les hommes de réaliser un même type abstrait de perfection, mais de tendre chacun à sa perfection, chacun dans sa ligne. Ainsi « la morale de Panétius connaît *les hommes*, et non pas seulement *l'homme* ». Tel est le sens de l' « humanisme de Panétius ».

On doit remarquer que Dieu est complètement absent de cette morale. De plus, c'est une « morale sans sanction », « on doit même dire, quelque paradoxale que puisse paraître l'expression, une morale sans devoir ». Et M. Meylan remarque judicieusement dans une note : « L'expression n'est paradoxale que par rapport au latin : le mot *officium*, par lequel Cicéron traduit le terme grec καθῆκον, implique l'idée de devoir; καθῆκον ne l'implique pas » (p. 32). Il ajoute que Cicéron s'est « mépris